



Review

Reviewed Work(s): Simone Weil philosophe, historienne et mystique by Gilbert Kahn

Review by: Maurice de Gandillac

Source: *Revue de Métaphysique et de Morale*, 86e Année, No. 2 (Avril-Juin 1981), p. 274

Published by: Presses Universitaires de France

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40902260>

Accessed: 02-02-2017 18:15 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de Métaphysique et de Morale*

Simone Weil philosophe, historienne et mystique, par Gilbert KAHN et autres. Actes du colloque de Cerisy (juillet-août 1974), complétés par des communications faites aux colloques d'Aix-en-Provence (novembre 1975) et de la Sainte-Baume (mai 1977), Aubier, Paris, 1978.

Malgré quelques redites (difficilement évitables, plusieurs participants des trois colloques consacrés à Simone Weil de 1974 à 1977 s'étant référés aux mêmes textes et en ayant proposé des interprétations voisines), le volume publié par Gilbert Kahn vaut à la fois par la variété des perspectives et le sérieux des analyses. Dans un texte que l'éditeur présente « en guise de conclusion », Rolf Kühn, considérant l'ensemble des écrits de S. Weil, depuis ses travaux scolaires jusqu'aux derniers carnets, définit la part des influences et des lectures, les ruptures et les continuités. Ludwig Brickmann souligne l'absence de toute coupure entre le domaine de la nature et le plan du religieux. Sur les relations entre la liberté et la nécessité, sur le rôle médiateur de la beauté, les solides analyses de Peter Winch et d'André A. Devaux se rejoignent et se complètent, cependant qu'au niveau de la praxis Angelica Krogmann étudie la valeur effective du travail chez S. Weil, le sens de ses expériences d'ouvrière en usine et le rôle qu'elles ont joué dans sa relation avec le marxisme. Mais on ne s'étonne pas que beaucoup des exposés se centrent sur les motifs métaphysico-mystiques de l'annihilation et de la « décréation », sur le thème du vide (qui dépend surtout d'Eckhart, de Jean de la Croix, des Védantins, mais consoigne singulièrement avec un grand motif de la Kabbale). A cet égard les plus éclairantes contributions sont celles de Wladimir Rabi et d'Ana Janeira. De récentes polémiques ont mis en lumière, de façon très passionnée, le rapport ambigu entre S. Weil et le judaïsme. Les textes recueillis par Gilbert Kahn, et ses propres communications et interventions, permettent, semble-t-il, une mise au point lucide et sereine sur cet irritant problème. Profondément marquée par une tradition hellénique (dont elle excluait cependant Aristote et qu'elle interprétait souvent dans un sens dualiste), cette juive d'origine (mais sans aucune formation judaïque) n'avait retenu de la Bible que des images d'horreur, au point que le « génocide » des Amalécites, la volonté de puissance qu'elle croyait discerner à travers les promesses messianiques de l'Ancien Testament (et qui l'invitaient à réunir dans la même aversion Israël et Rome) ne lui ont pas permis, à l'heure où « son » peuple allait subir, subissait déjà la plus atroce épreuve, de prendre toute la mesure de l'événement. Le plus paradoxal est que tout en se déclarant « prise » tout entière par le Christ (ne reculant devant le baptême que pour un motif bien différent de celui qui retenait Bergson : la part trop grande du « judaïsme » dans les affirmations doctrinales des Églises chrétiennes et dans une grande partie de leurs attitudes pratiques), S. Weil ait toujours affirmé une sorte d'identité foncière entre l'essentiel du message chrétien et l'apport bien entendu des présocratiques et des platoniciens, des sages de la Chine et de l'Inde (sans oublier la substance du folklore, ni la vérité, trop calomniée, du manichéisme et des cathares médiévaux). De cet irénisme restèrent exclus (malgré ses sources égyptiennes) Moïse et (en dépit des influences grecques) Virgile. Il ne faudrait pas cependant méconnaître, à côté de formules tranchantes, certaines analyses plus nuancées, et, en particulier, cette curieuse exégèse de l'« ivresse » de Noé, assimilée à une extase mystique (mais que seul aurait reconnue le « fils maudit », Cham). Et n'oublions pas surtout que S. Weil est morte très jeune, dans une sorte de sacrifice qu'on a rapproché parfois de l'endura cathare, laissant derrière elle des promesses et des stimulations plutôt qu'une œuvre achevée et tout à fait cohérente. Particulièrement émouvants sont les témoignages de tous ceux qui l'ont connue intimement, qui ont partagé certains de ses conflits, comme Susy Lallemand ou Marie-Magdeleine Davy. Mais il serait injuste de ne pas signaler les textes sur l'histoire, de Simone Fraisse et de Monique Broc-Lapeyre, les contributions de Cecilia Horton, de Lloyd Reinhardt, de David Raper, de François Heidsieck, de Micheline Mazeau.

Maurice de GANDILLAC.